



JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.



Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 c. de plus par trim.^{re} pour l'étranger.

En 1802, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, une suite de Gravures coloriées, format in-4^o oblong, de Meubles, Draperies, Bronzes, Orfèvrerie et Voitures. Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de 10 francs 50 centimes, port franc. Les Livraisons de l'année 1816, comprendront les N^{os}. 421 à 439.

L'humidité désespérante de la température, en dépit de la saison qui s'avance, ne peut inspirer trop de précautions contre les maux qui en sont la triste suite, tels que les rhumes, les extinctions de voix, les catharres. Nous croyons servir nos abonnés en leur annonçant le *Syrop d'Escargot*, que compose, avec l'aveu de l'*Académie de médecine*, M. Pestiaux, pharmacien, à la Croix-Rouge, n. 2, rue de Sèvres. Ce syrop n'a que le nom de repoussant, et la boisson qu'il offre est aussi parfumée, aussi suave au goût, qu'agréable à l'œil.

Monsieur le Rédacteur,

J'ai fait des couplets pour la fête d'une de mes nièces, petite femme fort gentille et qui entend très-bien la plaisanterie.

Ces couplets ont reçu à table, je dois vous le dire, un accueil véritablement très-flatteur, mais il leur manque le sceau du grand jour.

Tels vers qui paroissent divins en petit comité, sont tenus pour pitoyables une fois qu'ils sont imprimés.

Je veux faire passer les miens à cette épreuve. C'est un coup d'état, c'est une imprudence, une foiblesse, une sorte d'ambition. Je me suis fait là-dessus toutes sortes de raisonnemens, et vous ne pouvez rien me dire que je ne me sois répété cent fois.

Puisque mes propres réflexions n'ont pu vaincre ma passion, n'espérez pas que les vôtres y puissent réussir. Laissez aller les choses. Laissez un étourdi sauter par-dessus le garde-fou.

Je vous prévien que je suis à-la-fois auteur des paroles et de la musique. Je ne vous envoie que les paroles aujourd'hui. Si

elles trouvent des amateurs et qu'on vous demande la *note*, je m'empresserai de vous la faire parvenir.

Voici ma chanson :

Les rimeurs d'espèce nouvelle ,
Vrais ministres des sombres bords ,
Chantent la fête d'une belle ,
Comme on chante à celle des morts.
Avec leur lugubre musique ,
On dirait qu'ils vont l'enterrer.
Et toute leur vaine pratique
Ne tend qu'à nous faire pleurer.

Je n'ai point le ton pathétique ,
Je hais le système du jour ,
Ma muse a le goût érotique ,
Mon luth est monté par l'amour.
Je chasse toute humeur profonde ,
Qui , dans mon cœur , veut pénétrer ,
Et j'ai trop de biens dans ce monde ,
Pour perdre mon temps à pleurer.

Je suis loin d'être un égoïste ,
Un esprit occupé de soi.
Tout métier qu'on fait seul est triste ,
Je veux qu'on s'amuse avec moi.
Partagez l'ardeur qui m'inspire ,
Buvez , sans vous désaltérer ,
Amis , c'est à force de rire
Que je prétends vous voir pleurer.

Je devois venir en voiture ,
Chargé de bombons et de fleurs ,
Si certaine déconfiture
N'eût troublé ces projets flatteurs.
Sans crédit , adieu les emplettes.
Je pourrais me désespérer ,
Mais je me moque de mes dettes :
C'est aux créanciers de pleurer.

D'autres vous mettroient ici toutes les phrases de la bannale modestie. Mais, Monsieur le Rédacteur, je suis trop franc pour vous dire de mes rimes un mal que je ne sens point. Je suis leur père après tout, et j'ai pour elles une tendresse véritable. Si vous avez la bonté de les voir du même œil, vous me ferez un sensible plaisir.

Votre très-humble

GUILLERET.

Extraits de la huitième livraison (tomes 16^e. et 17^e.) de la
Biographie universelle ancienne et moderne (1).

FONTAINE DES BERTINS, mort en 1771.

.... Le fond de son caractère étoit un mélange de finesse, de naïserie et d'orgueil. Cette même subtilité qui lui faisoit découvrir tant d'idées neuves en mathématiques, il la portoit dans la société, qui présentoit un vaste champ à ses observations : peu souvent satisfait, son esprit toujours actif s'aigrissoit ; et, trop naïf pour dissimuler, il manifestoit sa pensée et devenoit caustique. Un jour qu'on lui reprochoit son silence, il répondit : « J'observe la vanité des hommes pour la blesser dans l'occasion ; » et cette occasion, il ne la laissoit jamais échapper. Lorsqu'en 1741, l'ambassadeur de la Porte Ottomane vint à Paris, un de ces hommes suffisans qui affectent de dédaigner tout ce que les autres recherchent, regardoit avec pitié l'empressement du public pour l'ambassadeur. « Eh ! que vous fait » l'ambassadeur turc, lui dit Fontaine, en seriez-vous jaloux ? » L'abbé Nollet lisant à l'Académie une longue dissertation dans laquelle il ne parloit que du prix de différentes denrées : « Cet » homme connoit le prix de tout, excepté celui du temps, » dit Fontaine, fatigué de la dissertation. Voici encore un mot qui peint parfaitement cet illustre géomètre : « J'ai cru un moment » (disoit-il en parlant de Condorcet), qu'il valoit mieux que » moi, j'en étois jaloux ; mais il m'a rassuré depuis. » Fontaine, retiré à la campagne, menoit une vie très-solitaire, et partageoit son temps entre les travaux de l'agriculture et les mathématiques. Il fut reçu à l'académie des sciences en 1733.

FOUCHER D'OPSONVILLE, mort en 1802.

..... Ses *Essais philosophiques sur les mœurs de divers animaux étrangers*, Paris, 1783, in-8^o., embrassent l'histoire naturelle, les mœurs et les usages des peuples que d'Opsonville a visités. Il traite successivement des serpens, des crocodiles, des caméléons et des sauterelles qui servent à la nourriture des juifs et des arabes, ces peuples les classant parmi les animaux purs. Le combat des hommes avec les tigres, corps à corps, fixe ensuite son attention ; et, à ce sujet, il entretient le lecteur des grandes qualités de Hider-Ali-Khan, avec lequel il eut de fréquentes relations. Il expose ses conjectures sur le motif de la vénération des Indiens pour le cheval, l'âne et le bœuf. Une tempête assez violente que Foucher éprouva, lui donna lieu de connoître le caractère indolent et pusillanime de ces peuples qui, accroupis, les bras croisés, attendent en silence la mort. A

(1) Sur papier carré fin : 14 fr. et 19 fr. franc de port par la poste.
— Grand raisin fin, 24 et 30 fr. — Vélin superfin, 48 et 53 francs ;
à Paris, chez L. G. Michaud, imprimeur-libraire, rue des Bons-Enfans, n^o. 34.

L'occasion du chameau, si bien nommé le navire du désert, il nous parle de ses propres infortunes. En Arabie, il fut attaqué de la peste, obligé, par la violence du mal, d'abandonner la caravane qu'il suivoit, et jeté sans connoissance au milieu du désert, par un religieux musulman à qui on l'avoit confié. Là, sans autre médecin que la nature, sans autre secours qu'un peu d'eau, il se vit en peu de temps couvert d'ulcères. Exposé le jour aux feux ardens du soleil, traîné la nuit sous un coin d'abri par des femmes arabes, qui eurent pitié de lui, il languit ainsi pendant trois semaines, au bout desquelles il parvint à se faire reporter à Alep, où, dans l'espace d'un mois, ses plaies se cicatrisèrent : éclairé par sa propre expérience, d'Opsonville présente sur la nature et sur le traitement de la peste, des idées saines, lumineuses et qui méritent d'être propagées.

FRAGONARD, mort en 1806.

..... Les épigrammes d'un peintre valent quelquefois celles d'un poète. En 1773, Fragonard fut chargé de peindre le salon de M^{lle} Guimard : elle fut représentée en Terpsichore, avec tous les attributs qui pouvoient la caractériser de la manière la plus séduisante. On raconte que les tableaux n'étoient pas encore terminés, lorsqu'on ne sait pourquoi elle se brouilla avec son peintre, et en choisit un autre. Fragonard, curieux de savoir ce que devenoit l'ouvrage entre les mains de son successeur, trouva le moyen, quelque temps après, de s'introduire dans la maison. Apercevant dans un coin une palette et des couleurs, il imagine sur-le-champ le moyen de se venger. En quatre coups de pinceau, il efface le sourire des lèvres de Terpsichore, et leur donne l'expression de la colère et de la fureur, sans rien ôter d'ailleurs au portrait, de sa ressemblance, quoiqu'il eût également touché aux yeux. Cela fait, il se sauve au plus vite ; et le malheur veut que M^{lle} Guimard arrive quelques momens après avec plusieurs de ses amis, qui venoient juger des talens du peintre. Quelle n'est pas son indignation, en se voyant défigurée à ce point ! Mais plus sa colère éclate, plus la caricature devient ressemblante.

FRANÇOIS I^{er}.

..... Les fêtes données par François I^{er}, plus élégantes que somptueuses, offroient les plus brillantes images de la chevalerie. Ses loisirs étoient studieux. Les heures de ses repas n'étoient pas perdues pour de savans entretiens. Sa curiosité presque universelle, lui donnoit une instruction extrêmement variée. Il achetoit des tableaux précieux, les proposoit en modèle aux artistes français, faisoit venir à grands frais des manuscrits de l'Italie et de la Grèce, consultoit sans cesse Budé, Lascaris, entretenoit une aimable commerce de lettres avec Erasme et cherchoit à l'attirer en France, visitoit dans leurs ateliers Le Primatice, Léonard de Vinci, excitoit l'émulation des statuaires français, qui déjà produisoient des chefs-d'œuvre. Le premier, il fit cultiver en France la physique, la botanique et différentes autres

parties de l'histoire naturelle. Il s'égayoit avec Clément Marot, et quelquefois imitoit la grâce naïve et piquante de ses poésies; il s'amusoit des bouffonneries satyriques du curé de Meudon, et lui pardonnoit beaucoup de cynisme mêlé avec quelques vérités hardies. Il commençoit le Louvre, et bâtoit les châteaux de Fontainebleau, de Chambord, et celui de Madrid, nom qui annonce combien peu ce monarque craignoit le souvenir de ses adversités. Ses soins les plus actifs se dirigeoient vers l'éducation. Ce fut par lui que fleurit pour la première fois, en France, l'étude de la langue grecque. Il fonda le Collège-Royal. Sa sœur, la Reine de Navarre, auparavant duchesse d'Alençon, et les frères Du Bellay, signalés par leurs connoissances littéraires autant que par leur amour pour le Roi, lui formoient un conseil de littérature, auquel étoient souvent admis de sages juriconsultes, de savans médecins et même d'habiles imprimeurs. Il n'y avoit point en Europe de Cour plus gaie que celle où on se livroit à ces doctes travaux. Le Roi, toujours habile à maintenir la dignité au milieu des plaisirs, encourageoit les plus gais passe-temps; et, comme sa sœur, fournissoit le modèle des bons contes et des bons mots.

FRÉDÉRIC II, *Roi de Prusse.*

..... Tous les momens que Frédéric ne consacroit pas à la politique et au gouvernement, il les donnoit à la culture des lettres, des arts et de la philosophie. Sans luxe, sans gardes, retiré dans son palais de Sans-Souci, il s'y montrait affable et accessible pour tous ceux qu'un sentiment de curiosité et d'admiration attiroit dans ce séjour. Les gens de lettres y étoient surtout accueillis avec beaucoup d'empressement: il recevoit le soir tout ce qu'il pouvoit réunir d'hommes distingués par leur esprit et par leurs connoissances; et c'étoit au milieu d'une telle réunion qu'il aimoit à se livrer à ces brillantes conversations dans lesquelles il paroissoit avec tant d'éclat, et qu'il préféra toujours à tout autre espèce d'amusement. Parlant tour à tour d'histoire, d'art et de gouvernement, il passoit en revue les beaux siècles de la Grèce, de Rome et de la France, les révolutions de la politique et de la littérature; puis, des anecdotes: enfin tout ce qu'il y avoit de plus varié et de plus piquant, sortoit tour à tour de sa bouche avec un son de voix très-doux et aussi agréable que le mouvement de ses lèvres, où il y avoit une grâce toute particulière. Il mettoit dans ces conversations beaucoup d'abandon et de liberté, et jamais il n'y fit sentir son pouvoir. Cependant, se laissant trop aller à jouir des sottises d'autrui, il aimoit à tendre des pièges à la médiocrité, et il faisoit un usage trop habituel du sarcasme dont il avoit contracté l'art et le goût à l'école de Voltaire.

DE LA FUEILLE, mort en 1747.

..... Il est auteur d'une *dissertation sur l'antiquité de Chaillot, pour servir de mémoire à l'histoire universelle*, Paris, 1736. Cet écrit, fruit d'une plume légère et badine, est une plaisanterie

contre ceux des antiquaires et des étymologistes modernes , qui , bon gré malgré , abusent des mots , et les tourmentent pour en appuyer leurs conjectures sur les origines des lieux , et les plier à leurs idées systématiques. L'auteur de la dissertation rapporte le sentiment vrai ou supposé de quelques savans , sur l'origine du nom de Chaillot , et feint d'en avoir découvert la véritable source dans un manuscrit syriaque. Il y a trouvé , dit-il , qu'un juif nommé Chalol , de la tribu de Lévi , et musicien , ayant épousé une femme étrangère d'une grande beauté , forcé par la loi à la renvoyer , pour ne point obéir , passa de la Suisse dans les Gaules , sa patrie : les deux époux s'étant établis sur les bords de la Seine , au lieu où est Chaillot , le lévite Chalol lui donna son nom ; ce que l'auteur appuie de motifs et de notes critiques à la manière des commentateurs. Cette petite pièce dans le genre du *Mathanasius* de St.-Hyacinthe , pleine de sel et de railleries fines sur une des manies de l'esprit humain , fut jugée assez spirituelle pour être attribuée à l'abbé Desfontaines.

L'abbé GALIANI.

..... Voltaire lui-même , ce juge suprême , ce modèle parfait de la bonne plaisanterie , des grâces de l'esprit et du style , écrivoit à Diderot , qui lui avoit envoyé un exemplaire du *dialogue* de Galiani sur le commerce des grains : « Il semble que » Platon et Molière se soient réunis pour composer cet ouvrage.... » On n'a jamais raisonné ni mieux ni plus plaisamment. »

Le 8 août 1779 , une terrible éruption du Vésuve jeta l'effroi dans Naples ; toutes les plumes s'exercèrent sur ce redoutable sujet : chaque jour voyoit paroître des descriptions nouvelles du phénomène , et des ravages causés par les pierres lancées , par les autres matières volcaniques et par la lave ; on vendoit publiquement des dessins coloriés , des gouaches , des tableaux , qui représentoient , d'une manière effrayante , ce funeste événement : les têtes s'exaltoient , les âmes se troubloient de plus en plus. Pour dissiper ces fâcheuses impressions et égayer ses concitoyens , Galiani écrivit , en une seule nuit , un pamphlet sur cette éruption : il y faisoit parler un auteur connu dans la ville par sa ridicule simplicité ; il imitoit fidèlement la niaiserie de ses idées et de son style ; et il fit imprimer , dès le lendemain , sa production nocturne , sous un titre qui annonçoit le genre de l'ouvrage , et qui ne trompoit que par le faux nom de l'auteur. C'étoit d'un bout à l'autre , sur un si déplorable sujet , un écrit à mourir de rire : on rit , et l'on oublia ses idées mélancoliques et ses terreurs.

IBIS.

Nos Dames portent des *oiseaux de paradis* , elles achètent cette parure à grands frais , et nos actrices aussi sont fort jalouses d'en avoir le front orné quand elles se montrent dans quelque rôle de sultane.

Mais que seroit-ce donc si elles pouvoient se procurer des Ibis, des Ibis blancs, des Ibis noirs, oiseau sacré d'Egypte, qu'on élevoit dans les temples, qu'on laissoit errer librement dans les rues de Thèbes et de Dendera, qu'on embaumoit après leur mort avec autant de soin qu'on en mettoit à embaumer son père et sa mère.

Nous avons dans quelques unes de nos villes de France, des dindons et des coqs vierges que nous laissons aller et venir tout à leur aise, et qu'après leur avoir tordu le cou nous embaumons, par manière de dire, avec des truffes et des marrons pour les manger au temps du carnaval.

Les Egyptiens ne mangeoient pas leur Ibis. Celui qui auroit été convaincu d'avoir occis un oiseau de cette espèce eût été, sur-le-champ, pendu ou à-peu-près.

Les Ibis n'ont pas été bien connus de nos bons vieux savans, si l'on en croit les *habiles* de nos jours.

Perrault, Brisson, Linnée, Buffon même et Blumembach donnoient ce nom à un oiseau d'Afrique, haut de trois pieds et presque fait comme une autruche, mais il paroît que ce n'est pas cela du tout.

Bélon voyoit l'Ibis dans la cicogne, et les apothicaires, qui adoptoient les idées de Bélon, faisoient peindre des cicognes sur leur enseigne, parce que l'Ibis passoit pour avoir inventé les clystères. (Lisez *Elien*.)

Une momie d'Ibis, plus récemment étudiée avec attention a fait découvrir que cet animal étoit de l'espèce des *courlis*, et que les individus les plus grands de cette race n'avoient pas plus de dix-huit pouces de long. Ce qui ne laisseroit pas encore de faire un assez joli plumet. Mais on pourroit ne pas prendre l'oiseau entier. Une belle pourroit se contenter d'en avoir la queue sur la tête, et si nos modistes trouvoient quelqu'un qui leur apportât un Ibis bien véritable, je connois déjà une élégante qui, au poids de l'or, en achèteroit cuisse ou aile.

Il y en a un squelette au muséum central d'histoire naturelle à Paris. Je ne serois pas étonné que ce fût celui de l'Ibis dont Mercure un jour (suivant l'histoire de ce temps-là) prit la figure pour aller porter un message à l'une des maîtresses de Jupiter-Ammon.

On avoit dit d'abord que c'étoit la carcasse d'une des *poules de Pharaon*. Ces poules sont des oiseaux particuliers qui suivent pendant plusieurs centaines de lieues les caravanes du Caire à la Mecque, pour se repaître de la chair des dromadaires et des chameaux qui périssent durant le voyage.

On a reconnu depuis, que ces *cocottes* n'étoient pas dignes d'être comparées aux divins Ibis, volailles merveilleuses qui se nourrissoient de serpens dans la louable intention de débarrasser l'Egypte de ces reptiles dangereux.

Dans quelques dessins et dans de gothiques collections on citoit des grues pour des Ibis. Mais les voyageurs qui nous

faisoient de semblables contes pouvoient bien eux-mêmes passer pour des grues.

L'Ibis antique étoit très-fort sur l'astronomie. Il avoit notamment sur la lune des connoissances très-approfondies. Il régloit sur cet astre, l'heure de ses repas, le régime de ses petits, et les prêtres d'Osiris nous ont conservé, à ce sujet, des traits qui tiennent du prodige. Les jeunes filles consultoient les Ibis qui leur disoient la bonne aventure en tournant le bec et les pattes d'une certaine façon.

Combien de petites personnes de Paris, à l'instar de ces égyptiennes, consultent leur perroquet sur la fidélité d'un amant ou sur les numéros qu'il faut mettre à la loterie !

**

OUVRAGE NOUVEAU.

Merveilles et beautés de la nature en France, ou Description de tout ce que la France offre de curieux et d'intéressant sous le rapport de l'histoire naturelle, comme grottes, cascades, sources, montagnes, rochers, torrens, vues pittoresques, etc., avec 7 gravures et une carte des curiosités physiques, par Y. B. Deppeing, 3^e. édition revue et corrigée, 2 vol. in-12; prix, 6 fr. et 8 fr., franc de port par la poste. A la librairie d'Education d'Alexis Emery, rue Mazarine, n^o. 30.

M O D E S.

On double tantôt en rose, tantôt en lilas, tantôt en bleu de ciel les capotes de tissu de paille jaune. La mode des guirlandes-diadèmes, c'est-à-dire, épaisses du milieu et menues aux extrémités, reprend faveur : on pose ces guirlandes sur des chapeaux de paille d'Italie.

Les fichus de percale à pelerine et à pointes, sur lesquelles passe une ceinture élastique en cheveux, sont très-communs. On porte souvent avec ces fichus une capote de percale ou de gaze dont la garniture est, pour le feston et la broderie, pareille à celle du fichu.

A la feuille de ce jour est jointe la Gravure 1589.

Le 6 ou le 7 de ce mois, paroitra le 23^{me} Numéro, de la suite de *Costumes de la Normandie*.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, rue Montmartre, N^o. 183, près le boulevard à côté du café. Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15.